

# L'humanisme alsacien

**Gabriel Braeuner Historien**  
**Conférence du 16 février 2011**  
**Arsea**

Définir l'humanisme est difficile. La notion est aussi complexe et ambiguë que sa sœur la culture. Essayez donc de la cerner. Comme pour l'enfer de Dante, on a envie de dire « Laissez toute espérance, vous qui entrez ! »

## **Plusieurs maisons dans la maison du père**

Quelle est sa définition la plus courante, la plus imparfaite mais la plus répandue ? : l'humanisme serait tout ce qui nous distingue de notre contraire : l'inhumain. L'animal en nous, le barbare. Ce qui nous distingue justement d'eux et qui nous élèverait. Ou alors une mesure par rapport à ce qui nous écraserait. Considérons la belle expression « à la mesure de l'homme ». Ainsi Colmar ou Sélestat seraient des villes à la mesure de l'homme.

C'est un début. Poussons un peu plus loin, revenons en arrière. Juste un peu. Écoutons Denis de Rougemont, philosophe et écrivain suisse (1906-1987) qui définit l'humanisme comme « une conception générale de la vie (politique, économique, éthique) fondée sur la croyance au salut de l'homme par les seules forces humaines ». Convenons que c'est déjà autre chose.

Le salut de l'homme par les seules forces humaines, cela nous parle. Il s'agit là d'une rupture, d'une rupture essentielle avec ce qui distingue l'homme de dieu. Qui ne serait même plus à son image. L'humanisme se définirait ainsi par opposition à une vision du monde où tout est subordonné à dieu, une vision du monde théocentrique. Nous pourrions donc dire que le libéralisme ou le marxisme est une forme d'humanisme

Remontons encore. Nous sommes en 1808. Napoléon rencontre Goethe à Erfurt et dit admiratif « voilà un Homme » ou « vous êtes un Homme ». Ce que commente ainsi Paul Valéry : « vous êtes un Homme, un Homme, c'est à dire une mesure de toute chose et c'est-à-dire un être auprès duquel les autres ne sont que des ébauches et des fragments d'hommes, des hommes à peine, car ils ne mesurent pas toutes choses comme nous les faisons vous (Goethe) et moi (Napoléon).

L'homme accompli, l'homme avec un grand H, l'homme divinisé. Celui dont rêvait peut être Hitler, Hitler un humaniste? On voit qu'il y a beaucoup de demeures dans la maison du père et qu'on peut faire dire beaucoup de choses à l'humanisme.

## **L'homme à la mesure de toute chose?**

Mais revenons au texte, revenons à Valéry qui reprend cette belle formule de l'homme, mesure de toute chose. Il ne l'a pas inventé. Il l'emprunte à Protagoras, penseur et enseignant présocratique du Ve siècle avant J.C : « l'homme est à la mesure de toutes choses, de celles qui sont pour ce qu'elles sont, et de celles qui ne sont pas pour ce qu'elles ne sont pas ». Admirable sujet à faire suer des générations de bacheliers !

Nous voilà dans l'antiquité, qu'avons-nous fait pour y arriver : nous avons fait de la critique de texte. A propos de quoi ? d'une conception du monde. Nous venons comme Mr Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir « Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien ; et je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela » de cerner, à défaut de le définir encore, l'humanisme tel que le connaît Erasme, Wimpfeling, Brant et Beatus Rhenanus, auquel sans cesse nous nous référons sans vraiment savoir de quoi il en retourne. L'humanisme c'est à la fois un retour à l'antiquité, un changement de perspective sur l'homme et un métier. Nous y reviendrons.

### **Une alsacianité de l'esprit?**

Quel est le sujet dont nous voulons parler aujourd'hui? L'humanisme alsacien. Il y aurait donc un « humanisme alsacien », Humanitas alsatica, du latin encore ! Une forme de geistiges Elsassertum, une alsacianité de l'esprit, sorte d'olympie auquel quelques hommes politiques alsaciens accèdent, quand ils sont morts de préférence : Zeller, Rudloff, Gerrer, Pflimlin pour n'en citer que quelques-uns, centristes pour l'essentiel qui ont proclamé haut et fort leur appartenance à l'humanisme chrétien. Voilà encore autre chose qui dans sa version laïque devient l'humanisme rhénan, moins compromettant dans une république laïque à particularisme concordataire auquel font allusion la plupart des partis politiques régionaux quand ils battent la campagne ... électorale! Mais savent-ils vraiment à quoi ils font allusion?

Ouvrons à nouveau notre focale, faisons les derniers réglages avant de figer l'humanisme alsacien. Débarrassons-nous des questions d'étymologie.

Le mot humanisme est un terme de création récente, introduit en 1808 par le philosophe allemand Friedrich Immanuel Niethammer. Il désigne à partir de ce moment-là un mouvement de rénovation des lettres et de la pensée s'appuyant sur l'étude des textes antiques qui se dessine dès le XIII-XIVe siècle en Italie- et qui s'épanouit au XVIe siècle, qui en est l'âge d'or dans l'ensemble de l'Europe de la Renaissance. (Cf. Terme allemand de Renaissance Humanismus).

La Renaissance comme retour à l'antiquité. L'humanitas chez les romains s'oppose à la virtus qui épanouit les vertus mâles du courage et de l'énergie. Elle concerne chez Cicéron et Horace, la philosophie, la poésie et toutes les formes de disciplines intellectuelles qui ont un effet civilisateur. Voilà ce que sont les lettres humaines, une forme de culture. Gardons en mémoire, l'expression faire ses humanités, autrement dit des études classiques, littéraires qui se distinguent des études scientifiques et techniques. Oublions enfin que le terme umanista désignait au Moyen-Age dans le jargon des étudiants, des grimauds, des profs de grammaire et de rhétorique.

### **L'Alsace terre d'accueil et non berceau de l'humanisme**

Resserrons l'objectif. Si donc l'humanisme est ce « mouvement intellectuel et culturel caractéristique de la Renaissance, qui est partie de l'Italie et qui a ouvert la voie à une transformation de la vision du monde, à un renouvellement des modes et des types de connaissance, à un élargissement des sources d'inspiration littéraire et artistique, à une refonte de la pédagogie, à une critique libératrice des traditions et des institutions, à une image nouvelle de l'homme » (Jean-Claude Margolin,) comment diable est-il arrivé en Alsace qui malgré ses innombrables qualités, n'en constitue hélas pas son berceau mais par contre une remarquable terre d'accueil ?

Pour arriver en Alsace, faut-il encore partir de quelque part. En l'occurrence de l'Italie dont les érudits et les universités sont en train de s'émanciper de la méthode scholastique par

l'étude des écrivains grecs et latins, en rééditant leurs œuvres, en les expliquant, en les commentant. Dans les études jusque-là basées sur les trois disciplines du trivium : c'est à dire la grammaire, la rhétorique et la dialectique, cette dernière l'avait largement emporté. L'université longtemps tenue par les ordres mendiants, à la suite de l'enthousiasme généré par la redécouverte d'Aristote, au XIe siècle, avait fini par fonder le christianisme sur un système logique philosophique qui avait modifié la nature des études secondaires et supérieures. Ces gens-là étaient des ennemis du beau langage, des belles lettres, du progrès. Comment leur résister sinon par la promotion d'une pensée et d'un style « plus beaux et plus éloquents », en remettant à l'honneur l'esthétique de la littérature antique?

Enthousiaste, comme savent l'être nos amis italiens, on était doublement convaincu que les langues anciennes renfermaient en elles toutes les vertus des grands auteurs qui s'en étaient servis et que -chose essentielle à l'automne du Moyen-Âge- la connaissance de la littérature ancienne rapprocherait de l'église primitive qui constituait, en ces périodes de désenchantement religieux et bientôt de de crise, l'âge d'or de la chrétienté.

### **Le chemin détourné de l'université**

L'université fut le premier lieu de diffusion et de réception de l'humanisme. En dehors de l'université, au départ, point de salut. Mais en Alsace point d'université. Les universités sont à Cologne (1386), à Heidelberg (1389) Bâle et Fribourg (1460), Tübingen (1477). Les jeunes Alsaciens les fréquentent par centaines. Autrement dit, au départ, l'humanisme n'est pas venu à eux, mais eux, ils sont allés vers l'humanisme. L'Alsace est riche de villes et de gens. Les bourgeois fortunés envoient volontiers leurs rejetons faire des études dans les universités. Ainsi la fameuse trinité des humanistes alsaciens de la première génération : Geiler de Kaysersberg (1445-1510) avait fait ses études à Fribourg et Bâle, Jacques Wimpheling (1450-1528), le sélestadien à Fribourg, Erfurt et surtout à Heidelberg, Sébastien Brant (1457-1521), le strasbourgeois, à Bâle. Quant au petit dernier, autre sélestadien qui atteint la notoriété, Beatus Rhenanus( 1485-1547), il avait fait ses études à Paris auprès de Lefèvre d'Étaples.

L'université, on la prépare. On y accède en général jeune après avoir fait ses premières armes dans les écoles conventuelles, les studia des frères ou les écoles des églises séculières souvent cogérées par les villes. Elles sont habituellement dirigées par des pédagogues ayant fréquenté l'université. Ainsi l'école latine de Sélestat où l'humanisme prit racine au milieu du XVe siècle, se substituant en quelque sorte, en amont dans le cycle des études, à l'université absente.

### **L'école latine de Sélestat creuset de l'humanisme alsacien**

En 1441, Louis Dringenberg prend la direction de l'école latine de Sélestat. Il a fait ses études à l'université de Heidelberg où il fut repéré par des jeunes étudiants originaires de Sélestat et recommandé au curé de Saint-Georges Jean de Westhus qui, convaincu que l'épanouissement de la foi passait par une saine pédagogie, cherchait alors à donner un peu de lustre à son école. L'affaire se fit pour la plus grande gloire de Sélestat.

Il est disciple des frères de la vie commune de Deventer, ces représentants de la devotio moderna dont la méthode pédagogique est axée sur le savoir pratique des vertus chrétiennes dans l'esprit de l'Évangile. Une double démarche l'anime, et animera ses contemporains comme ses successeurs : restaurer la connaissance de l'antiquité classique et raffermir la croyance et les mœurs chrétienne. Nous sommes loin d'un mouvement philosophique qui fait l'économie de Dieu, le remplaçant par l'homme... divinisé.

Dringenberg trace la voie que ces successeurs, chacun avec ses talents naturels vont poursuivre : Crato Hofman (1477-1501), Jérôme Gebwiler ( 1501-1509), Oswald Baer ( 1509-1510) et Hans Witz ( Sapidus, 1510-1525) Qu'est-ce une formation humaniste sinon une attention extrême donnée au talent de la parole, c'est à dire à l'éloquence, une manière d'exprimer en toute circonstance correctement sa pensée de façon claire et convaincante en latin, au service d'une foi chrétienne fervente, source d'une bonne conduite morale?

On ne se départit jamais de cette double préoccupation pédagogique et religieuse en prenant un soin particulier à éviter toute science vaine, qui gonfle l'esprit au lieu de la fortifier. Thomas a Kempis, auteur de l'Imitatio Christi avait influencé Dringenberg. Son successeur Craton Hoffmann n'avait négligé ni les lettres : Cicéron, Suetone, Valère Maxime ni la préparation de l'office dominical, Jérôme Gebwiler avait ouvert ses élèves à la poésie latine sans les éloigner de la foi. Seul Sapidus, esthète absolu, fasciné par la beauté sous lequel jamais l'école ne se porta si bien, semble avoir au moins autant privilégié si ce n'est davantage l'élégance ou la correction du langage à la rectitude morale et à la ferveur religieuse. Et paradoxalement ce fut lui qui porta un coup décisif à l'école en privilégiant la religion à l'enseignement quand il embrassa la cause du protestantisme ce qui le contraignit à quitter Sélestat

La petite école devint grande sans changer de statut. Elle ne sera jamais université. Mais elle forma, en première instance, une bonne partie des humanistes alsaciens, dont Wimpfeling et Rhenanus, et même certains réformateurs dont le sélestadien Martin Bucer (1491-1525) est le plus connu. En 1510, quelques 250 élèves y étudiaient le latin et préparaient leur entrée à l'Université. Un élève s'étant rendu à l'Ecole en 1520 en mentionne même 900 ! Tout le sud -ouest de l'Empire y envoya ses garçons. L'école eut une large vocation interrégionale. Jean Amerbach, le célèbre imprimeur bâlois envoya trois de ses fils Bruno, Basile et Boniface, faire leurs études à Sélestat. Thomas Platter enfin, le valaisan, enfant pauvre et étudiant ardent qui termina à la chaire d'hébreu créé par l'université de Bâle en fut un élève. Il était loin le temps où l'école se contentait de satisfaire les besoins de la seule paroisse.

### **Geiler, Wimpfeling et Brant, figures fondatrices**

L'humanisme alsacien ne se réduit pas l'école latine de Sélestat loin de là, même si cette dernière constitua une incontournable étape, la première le plus souvent. Considérons le destin de quatre d'entre eux, les plus illustres, qui illustrent les multiples facettes de l'humanisme alsacien sans les épuiser cependant.

Geiler de Kaysersberg (1145-1510), recteur de l'université de Fribourg qui préféra s'adonner à l'éloquence de la chaire. Il fut pendant 32 ans le « docteur de la cathédrale » dont les innombrables sermons guidèrent les fidèles vers les sommets de la vie spirituelle.

Jacques Wimpfeling, prêtre et pédagogue, surnommé le *praeceptor germaniae*, qui étudia et enseigna à Heidelberg pour qui la vraie réforme consistait à éduquer un clergé capable de former de bons chrétiens. N'avait-il pas proposé la création d'un gymnase à Strasbourg que réalisera finalement en 1538, le strasbourgeois Jacques Sturm en confiant sa direction à son homonyme Jean ? N'avait-il pas toute sa vie, en tant que humaniste passionné, dénoncé, violemment même, les abus de l'église ?

Comme tout pédagogue, il savait entraîner les hommes. Qu'il s'agisse de la société littéraire qu'il créa à Strasbourg en 1510, ou de la Sodalité littéraire sélestadienne qu'il suscita lors de son retour définitif dans notre ville en 1515. La première regroupait des talents aussi divers

et affirmés que ceux de de Pierre Schott, poète latin, Mathias Ringman géographe, Jérôme Gebwiller, directeur d'école à Sélestat puis à Strasbourg, Ottmar Nachtigal, excellent musicien et bon helléniste, Thomas Wolff. La seconde, sise à Sélestat, le sodalicium regroupait entre autres et outre Wimpfeling, des Rhenanus, Bucer, Sapidus, l'imprimeur Lazare Schürer, fils de Mathias qui à Strasbourg imprima Erasme.

Sébastien Brant (1457-1521), immortel auteur du *Narrenschiff*, La nef des fous une célèbre satire morale qui a connu dès sa parution, en 1494, un vif succès. L'auteur s'attaque à tous les travers de ses contemporains. Il accueille dans sa nef symbolique les fous de toutes catégories et fait défiler les faiblesses humaines. L'ouvrage est écrit en allemand mais Brant qui a longtemps étudié et enseigné à Bâle est féru de latin. Il a publié des éditions d'Esopé, de Virgile, de Terence et compose lui-même des poésies latines.

Il est des trinités comme des mousquetaires, ils sont en général quatre. Comment ne pas citer enfin cet autre sélestadien illustre, Beatus Rhenanus (1485-1547) qui passa sa vie à rééditer les grandes oeuvres de l'antiquité et des pères de l'église. Travail d'érudit, souvent solitaire, à Bâle et à Sélestat, qui lui valut une notoriété européenne et l'amitié d'Erasme, le prince des humanistes si présent à Sélestat à qui il rendit le plus beaux des hommages, en 1515, à Fribourg où il vécut et à Bâle où il résida, travailla et mourut

Que faisaient-ils tous ces disciples d'Erasme et Rhenanus en premier lieu? Qu'espéraient-ils sinon réformer l'église qui était la leur, de l'intérieur de préférence, en retrouvant la pureté supposée de l'église primitive. Comment y parvenir si ce n'est en contournant toutes les traditions accumulées et en retrouvant la saveur des textes d'origine, celle de la bible et des pères de l'église.

Car, nous l'avons effleuré, l'humanisme n'est pas seulement une culture, une esthétique, un engagement intellectuel et spirituel, c'est aussi un métier, une discipline scientifique, la philologie des langues anciennes, une méthode, ou ses balbutiements : la critique des textes. On creuse, on remonte, on compare, on corrige, on publie.

Voilà la vie de Rhénanus, plus savant qu'intellectuel, dévoué aux autres qui finalement a peu écrit, s'effaçant derrière les anciens, païens et chrétiens ( Velleius paterculus, Tacite, Tertullien, Pline le Jeune et Suétone), servant ses contemporains qu'il publie, les humanistes italiens et les oeuvres de son ami Erasme.

### **L'imprimerie indispensable et déterminante**

Mais pour cela, il faut un dernier ingrédient, sans lequel rien n'aurait été possible, sans lequel, l'humanisme aurait été confiné dans quelques studia conventuelles et universités spécialisées. Il fallut l'imprimerie et les imprimeurs. Cette invention essentielle et récente, un demi-siècle à peine, ici dans la vallée du Rhin, à Strasbourg et Mayence et ces techniciens aussi érudits que les auteurs qu'ils publiaient.

Avant 1500, ne fonctionnaient pas moins de 21 ateliers dans notre région. En y comprenant Bâle, devenu rapidement un foyer rayonnant de l'imprimerie et de l'humanisme. Qui n'a entendu parler des Froben et des Ammerbach ?

Que fait Beatus Rhenanus sinon passer son existence à les fréquenter, à les aider à publier, en proposant, corrigeant, améliorant les textes mille fois passés au crible de l'analyse critique et de la rigueur. Il a fréquenté, une fois ses études faites auprès du grand Lefèvre d'Étaples à Paris, l'imprimerie strasbourgeoise de Matthias Schürer et, après 1511, à Bâle

où il s'est établi, celle de Jean Froben, dont il devient le conseiller scientifique, dirigeant avec talent et loyauté la publication des écrits d'Erasmus.

Rhenanus se nourrit de livres, s'en repaît, ne connaît que cela, leur consacre toute sa vie et sa fortune plutôt bien faite, grâce à un père boucher qui avait réussi. Jeune élève de l'école latine, il possède déjà une soixantaine d'ouvrages. Pendant ses quatre années d'études à l'université de Paris, il acquiert encore 188 volumes. Dans sa longue et féconde carrière bâloise et sélestadienne, il achète tous les livres dont il a besoin pour ses études littéraires et historiques, des professeurs et condisciples lui envoient leurs productions, les imprimeurs lui laissent des exemplaires d'ouvrages dont il a le plus souvent préparé l'édition. Il possède 640 volumes qu'il lègue à la ville, peu de temps avant sa mort. Beaucoup de ces volumes sont des recueils dont certains renferment jusqu'à quinze œuvres. La bibliothèque de B. R. comportait en réalité plus de 2000 titres. Une véritable encyclopédie, un « portail du savoir », où toutes les sciences se côtoient.

Mais le livre comme internet ne se contrôle pas, voudrait-on les juguler. Il se répand, se partage, voyage. Les idées qu'il véhicule rapidement font le tour du pays, des pays : les officielles, les savantes, et les subversives. Celles de Luther ou de Calvin, par exemple dont la Réforme qui à maints égards est une révolution doit beaucoup sinon tout à l'écrit et à la prodigieuse accélération de la diffusion que permet l'imprimerie. Le livre est à la fois unique et multiple.

Et c'est la Réforme qui va paradoxalement mettre fin à ce mouvement de l'humanisme et aux promesses de cette république de l'esprit qui semblait se jouer des frontières pour en installer d'autres dans le cœur des hommes, dans leur appartenance religieuse, déchirant une seconde fois la robe sans couture du Christ.

### **La rupture née de la Réforme**

Certes les humanistes n'avaient pas toujours été unis. Il y avait eu parfois entre eux des divergences de vue, des incompatibilités d'humeur, des questions d'ego et de caractères (Murner et Wimpfeling par exemple). Avec la réforme, les antagonismes changèrent de nature. Ce sont les idées qui les séparent désormais, non les humeurs.

L'homme de lettre à défaut de disparaître va s'effacer. L'humanisme, en tant que mouvement culturel fit de même. La révolution religieuse la submergea. L'humaniste tel que nous le connaissons, fin lettré et, à quelques exceptions près, de nature irénique, fut remplacé par le théologien engagé souvent passionné. L'homme de lettre disparut du devant de la scène. Il ne fut plus qu'un comparse. La République des Lettres sans frontières personnifiée par Erasmus qui conseillait Charles Quint, Guillaume Budé, François Ier et Thomas More, Henry VIII avait vécu.

L'héritage de l'Humanitas Alsatica ne disparut cependant pas du jour au lendemain. Beaucoup de réformateurs avaient été nourris par elle. Sapidus avait été à la tête de l'école latine de Sélestat, Martin Bucer l'avait fréquentée. Les protestants de Strasbourg s'étaient instruits à leur contact et placèrent l'éducation au premier plan de leurs préoccupations. Jacques Sturm et Martin Bucer réalisèrent le rêve de celui qui fut leur maître et qui était devenu leur adversaire : Jacques Wimpfeling. Ils créèrent la Haute Ecole de Strasbourg, préfiguration de l'université, en 1538, s'inspirant du modèle sélestadien. En confiant notamment la direction de l'établissement au remarquable pédagogue Jean Sturm qui avait été jadis, lui aussi, comme Dringenberg en son temps, élève des Frères de la vie commune. Sturm, comme avant lui Wimpfeling, ne cherchait rien d'autre qu'à inculquer à ses élèves l'eloquens pietas où convergeaient les efforts de l'homme et le don de Dieu.

De l'autre côté de la frontière confessionnelle, les catholiques ne furent pas en reste. La Contre-Reforme et les jésuites qui s'installent à Molsheim en 1565 savent donner à leur tour toute l'importance nécessaire à l'instruction. Ils connaissent eux aussi le prix de la nécessité d'enseigner. Les jésuites mettent au point la *ratio studiorum* qui va, pendant deux siècles, assurer la réputation de leur enseignement et de leurs établissements. Dans les gymnases protestants comme dans les collèges catholiques, l'humanisme se perpétuait sous la forme des « humanités ». Et les méthodes enseignées, de part et d'autres, s'inscrivaient pleinement dans le sillon tracé par le vieux Wimpfeling.

Que retenir en fait de l'humanisme alsacien ? Francis Rapp, l'un de nos grands médiévistes français, résume magistralement ce moment fort de notre histoire quand il écrit : « Dès son arrivée dans la vallée du Rhin, l'humanisme s'unit à l'idéal de réforme religieuse, morale et scientifique par l'éducation qui s'était développé sur place depuis le début du XVe siècle. Ce fut plus qu'une alliance, une symbiose, voire une pédagogie : la greffe s'avéra si solide que la rude mêlée des luttes religieuses n'en eut pas raison. De part et d'autre de la ligne qui séparait les confessions, l'*humanitas alsatica* demeura ce qu'elle avait été à ses débuts, sérieuse et laborieuse, efficace et persévérante, lourde de promesses et d'espoirs en l'avenir de leur studieuse jeunesse ».

Resituons une dernière fois l'humanisme alsacien que nous venons de décrire. Cet humanisme est un humanisme chrétien. Il ne se s'est pas substitué à Dieu même s'il a pris un peu plus de place dans la pensée et les arts. L'homme s'observe et se représente lui-même mais à la lumière de Dieu qui reste l'astre central. La révolution complète n'interviendra que plus tard avec Kant.

L'humanisme eut en réalité une prodigieuse postérité. Il imprégna largement l'esprit des Lumières au XVIIIe siècle et le positivisme du XIXe siècle avec Auguste Comte qui entendait substituer une « religion de l'homme » à la religion de Dieu. Quant au XXe siècle, évoquons juste, sans les développer davantage, l'humanisme marxiste, l'humanisme existentialiste, l'humanisme de l'autre du philosophe Emmanuel Lévinas, l'humanisme de Camus ou de Malraux. Il n'a plus grand chose à voir avec l'*humanitas alsatica*. Ce qui au fond n'a aucune importance. Il importe par contre de savoir de quoi on parle quand, en Alsace, notamment, nous nous référons à « nos traditions humanistes ».

## Bibliographie sommaire

- Margolin Jean-Claude, l'humanisme en Europe au temps de la Renaissance, P.U.F. 1981 (collection que sais-je)  
Adam (Paul), L'humanisme à Sélestat, Sélestat, 1967  
Grandes figures de l'humanisme alsacien, Strasbourg, 1978 (Publication de la Société Savante d'Alsace et des Régions de l'Est, t. XIV)  
L'humanisme allemand 1480-1540, XVIIIe colloque international de Tours, Fink Verlag, Librairie Vrin, 1979  
Meyer (Hubert), article Humanisme, Encyclopédie d'Alsace  
Rapp (Francis), le Rhin des humanistes, Saisons d'Alsace, n°15, été 1965  
L'école humaniste de Sélestat, Saisons d'Alsace n°57, 1975, p. 66-76  
Strasbourg au cœur religieux du XVIe siècle, Strasbourg, 1977 (Publication de la Société Savante d'Alsace et des Régions de l'Est, t. VIII)